



Sommaire

- Editorial - Anne Genolini - AS
- “Anniversaire”: Paulo Freire – Cécile Biraud -AS
- On ne lâche pas les écoliers – Elenilda Souza do Vale - AS
- Comment les jeunes brésiliens ont vécu la pandémie – Père Filip
- Et les jeunes en France ? - Catherine Roth – AS
- Vie de pêcheur en Amazonie – Rosemary Luz dos Santos- AS
- Gérer les obstacles! Spiritualité chansons et résilience ! - Ivânia Vieira
- Poème : « L'espoir ça va plus loin que nous ! »

Editorial



NOUS VOULONS GARDER L'ESPÉRANCE

Si le défi des premiers mois de la pandémie a été de tenir dans la tempête, nous percevons qu'aujourd'hui il s'agit de « vouloir » l'espérance, surtout

pour les personnes les plus menacées par le désespoir.

Le pédagogue Paulo Freire, dont nous fêtons le centenaire, comme Cécile nous le rappelle, avait la conviction que l'espérance a besoin de notre

volonté, a besoin d'actions concrètes. C'est pourquoi, nous avons choisi de contribuer à « reboiser les esprits pour guérir la terre » à la manière des femmes indigènes réunies à Brasília pour une marche que nous rapporte Ivania. Nous vous invitons donc à repérer ce qui a permis aux arbres que nous sommes de tenir dans la tempête. Il y a premièrement « les racines » : un grand-père qui rassemble, un inconnu qui fait renaitre la confiance en la vie, ce dont nous parle Catherine dans son article sur les jeunes de France ; l'éducation, malgré l'absence de moyens, comme en témoigne notre sœur et professeur Elenilda. Il y a aussi « la sève » qui maintient en vie, parfois alimentée par des nouvelles sources : les réseaux sociaux, comme le rappelle le Père Filip dans l'enquête faite par des séminaristes sur les jeunes du Brésil ; la solidarité, comme la décrit notre sœur Rose qui partage la vie des pêcheurs à Itapiranga (Amazonas). Il y a enfin la beauté des feuilles, des fleurs et des fruits : deux poèmes viennent nous rappeler que l'espérance n'est pas qu'une question de volonté. Il nous faut aussi l'accueillir comme quelque chose d'indicible qui vient d'ailleurs et nous donne la force de continuer le chemin.

Alors nous pourrions être missionnaires de la compassion et de l'espérance, comme nous y invite le Pape François et puiser dans notre foi en Jésus Ressuscité « la liberté et l'audace nécessaires pour se tenir debout et chercher de façon créative toutes les manières possibles de vivre la compassion, ce “sacramental” de la proximité de Dieu avec nous, qui n'abandonne personne au bord du chemin » (message du Pape François pour la journée mondiale des missions 2021).

Plus que jamais, soyons levain pour demain !



Numéro 47

ANNIVERSAIRE

*« Personne n'ignore tout ! Personne ne sait tout.
Tous nous savons quelque chose. Tous, nous
ignorons quelque chose
A cause de cela, nous continuons toujours
d'apprendre ! » Paulo Freire*

Nous ne pouvons pas passer sous silence la
mémoire de
Paulo Freire
qui aurait eu
100 ans cette
année !

Né à Récife en
septembre
1921 il est
mort en mai
1997 à São
Paulo.



Formé en droit, pédagogue, philosophe, écrivain,
Paulo Freire nous laisse une pédagogie qui a
révolutionné l'apprentissage de la langue par
l'alphabétisation non seulement au Brésil mais
dans le monde entier.

A partir des méthodes employées sur le terrain,
Paulo Freire a beaucoup écrit et voyagé pour
partager ses compétences. Le livre le plus connu
parmi la quarantaine d'ouvrages : « La pédagogie
de l'opprimé. »

La grande idée de Paulo Freire est que la
connaissance ne descend pas de celui qui sait vers
celui qui doit apprendre mais que chacun est acteur
et peut partager ce qu'il sait.

Toute formation, toute éducation doit être capable
de reconnaître la culture de celui qui apprend en
utilisant comme base la réalité de ce que vit celui-
ci.

C'est seulement ainsi, que le fait d'être alphabétisé
trouve un sens.

Il y a donc une nécessité pour le formateur
d'apprendre à dialoguer.

La lecture et l'écriture n'ont de sens,
qu'accompagnées d'une capacité à lire le monde,
de percevoir ce monde et de se percevoir comme
élément de ce monde. Pour cela Paulo Freire
indique la nécessité de travailler avec, comme
bases, les mots faisant partie du quotidien des
apprenants.

Il est facile de comprendre pourquoi ses méthodes
ont inquiété au point de lui valoir la prison puis
l'exil en 1964. D'abord au Chili puis à Harvard,
consulteur pour le conseil œcuménique des Eglises
pour lequel il a voyagé
dans 30 pays, il est revenu
au Brésil en 1980 et a
enseigné à l'université
pontificale de São Paulo.
Il a reçu 48 titres de Dr
Honoris Causa à travers le
monde. Même si
aujourd'hui, certains
voudraient à nouveau
éliminer ses orientations
qui favorisent la
conscientisation et
l'inclusion de tous, il
serait bien difficile
d'éteindre sa voix.



Cécile Biraud

*« Il faut avoir de l'espérance mais de l'espérance du
verbe 'esperançar' ! Parce qu'il y a des gens qui voient
espérer comme attendre. Espérer, ce n'est pas attendre,
c'est se lever, c'est construire, espérer c'est ne pas
démissionner ! Espérer, c'est aller de l'avant. Espérer,
c'est se joindre avec d'autres pour faire autrement ! »*

Du livre : Pédagogie de l'espérance - Paulo Freire



Numéro 47

COMMENT MES ÉLÈVES VIVAIENT, ET COMMENT JE LES AI AIDÉS ?

CE QUE J'AI VÉCU DANS L'ÉDUCATION EN 2020 ET 2021 ?

De Elenilda Souza do Vale (Lene)



Avant la Pandémie

En 2020, alors que la pandémie n'avait pas encore touché le Brésil, la peur et la répercussion par les médias de ce qui se passait à l'étranger, présentant le virus comme très dangereux, ont fait qu'on a demandé aux éducateurs de suspendre les cours. Donc, au début du mois de mars, nous avons été motivés par le secrétaire à l'éducation pour lancer des cours en ligne, et envoyer les activités à l'école pour que les élèves ou les parents puissent les récupérer. Après cela, ils nous donnaient un retour d'information et les enseignants devaient faire les corrections.

Pour cette raison, l'année 2020 a été pour moi un grand défi, car j'assumais la classe de la 4ème année de l'école élémentaire, adolescents de 12 à 14 ans, classe considérée comme difficile en raison de l'âge et de l'exigence, car c'est l'année de préparation pour l'année suivante où ils entrent au collège. Et, comme nous avons tous été surpris par la pandémie, ni les élèves, ni les parents, ni les éducateurs de l'école n'étaient préparés pour cette situation. J'ai donc beaucoup souffert parce que je

me sentais impuissante, pour ne pas pouvoir atteindre les étudiants.

J'ai accompagné via le réseau social, par l'application WhatsApp, mais seul un élève m'a donné un retour, les autres, je n'ai pas réussi à les



accompagner. Cependant, à la fin de l'année, je devais faire une évaluation de ces élèves, même sans les avoir accompagnés.

Donc, nous sommes arrivés en 2021, nous pensions qu'en mars nous étions exempts de pandémie et de l'isolement social, mais la situation à ce moment-là au Brésil était pire que dans d'autres pays. Le problème de l'éducation s'est donc aggravé. Le gouvernement n'a fait aucun investissement dans ce sens, et les défis n'ont fait qu'augmenter.

Début avril, j'ai assumé 40h (quarante heures) de travail, une classe d'enfants de 7 (sept) ans, les parents les prennent en charge, les accompagnent et les guident. Mais mes heures de travail sont diversifiées, c'est-à-dire que j'accompagne 1 (un) élève de 8h (huit) à 9h (neuf) par jour, une deuxième classe avec cinq élèves de neuf à dix heures. Et l'après-midi, j'ai deux groupes également : 4 (quatre) élèves de 13h (treize heures) à 14h (quatorze heures) et une deuxième classe de 3 (trois) élèves de 15h00 (quinze heures) à 16h00 (seize heures) qui sont également accompagnés par leurs parents.

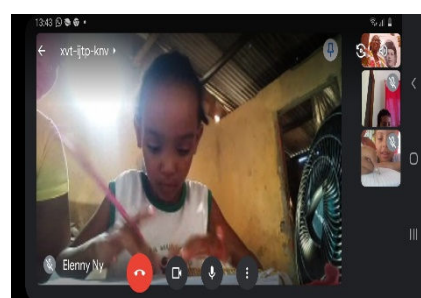
Le défi est le même que l'année dernière, je ne peux pas atteindre tout le monde, parce que j'ai environ 46 (quarante-six) élèves et je suis en ligne par l'application google meet, 13 (treize) à 15 (quinze) élèves. Mais ce qui est intéressant, c'est que les autres se rendent à l'école chaque début de



Numéro 47

mois pour suivre les activités et en prendre d'autres.

Comment est-ce que je les aide ? J'utilise mon propre Internet pour offrir ces cours par le biais de Google Meet, le téléphone portable est personnel, je me rends disponible à différents moments pour que les parents puissent accompagner leurs enfants. Je suis toujours en train de les motiver, de leur envoyer des fichiers audio, vidéo, etc. **Je consacre beaucoup de temps à fournir le contenu et les informations nécessaires.** Nous accueillons les parents à tout moment. L'éducateur a augmenté sa charge horraire car ils peuvent appeler à toute heure du jour ou de la nuit. Et le contenu a augmenté. Nous donnons des cours, enregistrons des vidéos et des audios, organisons des activités, et répondons aux téléphones et aux audios via WhatsApp toute la journée.



C'est positif, mais en même temps plein de défis, car **nous sommes à l'intérieur des maisons des familles** et elles sont à l'intérieur de nos maisons aussi. Donc, certains jours, nous devons prêter l'oreille pour écouter, parce qu'ils partagent tout. Difficultés avec leur conjoint, situations de faim, de chômage, de violence, etc. Souvent, ce sont les parents eux-mêmes qui font le travail des enfants.

Enfin, la réalité de l'éducation est devenue plus difficile et douloureuse, car la distance et les moyens pour enseigner ne sont pas évidents, car il

y a des enfants sans téléphone portable, sans internet, sans ordinateur, et parfois ils n'ont même pas de table pour mettre leur matériel. Le bruit à l'intérieur de la maison et à l'extérieur est très dérangeant. Parfois, nous assistons à des disputes entre parents. Conclusion : Les difficultés sont douloureuses et contrariant, l'éducation est devenue invisible et beaucoup plus précaire. C'est la réalité dont je souffre en cette période de pandémie et d'isolement dans le secteur de l'éducation.

Elenilda est pédagogue et passionnée par l'éducation.



COMMENT LES JEUNES BRÉSILIENS ONT-ILS VÉCU LA PANDÉMIE ?



De Père Filip- Paróquia São Cristóvão - Rondônia

ET QUELLES ÉTAIENT LES RAISONS DE LA JOIE MALGRÉ LES DIFFICULTÉS ?

Au Brésil, comme partout dans le monde, les jeunes ont commencé à utiliser beaucoup plus les réseaux sociaux pour communiquer. Notamment en signalant qu'on a aimé ou en faisant des "mèmes" (vient du grec et signifie imitation) C'est une information, une vidéo, une musique qui se propage rapidement entre plusieurs utilisateurs. Par exemple à travers l'application TikTok, un outil de partage de courtes vidéos de 15 à 60 secondes, qui est devenu à la mode.

De nombreux jeunes ont commencé à travailler dans le secteur informel comme



Numéro 47

chauffeurs-livreurs ou dans l'informatique. Pour les jeunes de l'intérieur, peu de choses ont changé. Sauf qu'il n'y avait pas de fêtes le week-end, mais la consommation d'alcool et de drogues à la maison a beaucoup augmenté. Beaucoup de jeunes ont arrêté l'université, sont restés inactifs, attendant le retour des classes en présentiel. D'autres, disposant d'une meilleure connexion Internet, ont commencé à étudier des cours en ligne, à participer à des séminaires, à des conférences, à des événements en ligne avec des personnes du monde entier.

La vie commune à la maison avec la famille est devenue plus intense, ce qui a parfois entraîné plus de frictions, provoqué des séparations, des violences domestiques, plus de tentatives de suicide, parfois des liens familiaux plus étroits, de la solidarité, des moments de prière en famille.

De nombreux jeunes sont allés travailler sur le front dans les hôpitaux en tant qu'infirmiers ou médecins. Il y a eu une avancée significative dans la médecine. Et plusieurs jeunes se sont engagés comme volontaires dans des projets sociaux au service des groupes les plus vulnérables en distribuant des paniers de produits alimentaires de base aux familles dans le besoin. Il y a eu plusieurs concerts de bienfaisance, online, par de jeunes chanteurs. **De nombreux jeunes ont participé à l'organisation du vaccin en tant que volontaires.**



D'autres nombreux jeunes ont aidé et continuent d'aider la Pastorale de la Communication (PASCOM) pour la transmission des messes, des rencontres de formation, etc.

Beaucoup ont perdu leurs grands-parents, leurs parents, leurs oncles ou tantes, leurs frères ou

sœurs. Et il n'y avait presque pas de temps pour le deuil. Beaucoup de ces jeunes ont commencé à souffrir d'anxiété, de syndrome de panique, de dépression. Les groupes de jeunes ont continué à se réunir via Instagram, Skype ou Zoom et sont devenus un soutien en période d'isolement.

Informations recueillies auprès des séminaristes en théologie du Grand Séminaire São João XXII de Porto Velho/RO.



VÉCU DES JEUNES PENDANT CETTE ANNEE DE PANDEMIE

Catherine Roth

Par quelques flashes, je me fais l'écho de ce qui s'est vécu par des jeunes pendant cette année écoulée.

Marie est mère de famille de trois enfants. L'ainé est au lycée, le second au collège et la petite sœur en primaire. Elle me raconte comment ses enfants ont traversé la Covid.

Au premier confinement, ses enfants sont plutôt heureux de rester à la maison. La difficulté étant de ne pas pouvoir recevoir les copains, ni de sortir librement. Si la fin de cette période fait espérer reprendre le chemin de la vie d'avant, se retrouver de nouveau confiné devient pour eux une épreuve. Ses enfants expriment clairement qu'ils ne sont pas faits pour vivre uniquement dans la cellule familiale. Ils ont besoin de se confronter avec d'autres adultes, même s'ils sont connectés en permanence sur les réseaux sociaux. Le contact avec les professeurs leur manque, ils en ont besoin pour être stimulés, encouragés dans leurs études.



Numéro 47

Pendant les cours en visio, certains coupent la vidéo pour que le prof ne les voit pas, et ce dernier peut se demander, alors qu'il voit les noms s'afficher, s'ils sont bien présents ! Avoir un rythme de travail et s'y tenir est un réel défi qui leur demande des efforts pour s'accrocher ! Maintenant ils sont contents d'avoir retrouvé le chemin de l'école et surtout la route des copains !

Paul me partage ce qu'il a vécu avec quelques-uns de ses petits-enfants étudiants.

Lors du premier confinement, ils se sont repliés chez leurs parents avec cette même difficulté de ne pouvoir accueillir leurs amis, ni de sortir librement. En revanche, le chien de la maison a bénéficié de l'heure de sortie autorisée des uns et des autres...à sa grande satisfaction !

Lors du second confinement, quelques-uns se sont expatriés chez Paul pour y être accueillis pendant six mois. Ce qui a demandé un aménagement de la maison pour que les étudiants soient sur un étage, en étant indépendants et autonomes, avec des heures de repas différentes pour ne pas se croiser avec eux, sans oublier le respect des mesures barrières. Au bout de quinze jours, un assouplissement est proposé pour que les repas soient pris ensemble.

C'est l'expérience d'échanges fructueux, de soutien moral, d'écoute de leurs difficultés en d'autres domaines que les études. Il s'est vécu entre eux une riche expérience intergénérationnelle où les liens se sont développés et renforcés.

Si les réseaux sociaux permettent de nombreux liens, ils ne peuvent satisfaire ce besoin de présence et de rencontre qui permet un partage d'expérience entre pairs ou avec des aînés. Le confinement en a révélé le manque ! La parole aussi n'est pas la même derrière un écran et au cours d'une réelle rencontre. La distanciation nommée à tort sociale, alors qu'elle est surtout une

distanciation physique, induit l'attitude de se mettre à distance et peut-être aussi à se méfier les uns des autres ? Alors que l'on a besoin de manifester et de savoir que l'on est proche ! L'importance des relations m'évoque la situation d'un homme rencontré récemment lors d'une de mes visites à l'hôpital.

Traumatisé jeune par la vision du suicide de son frère aîné devant lui, il s'enfuit de la maison. En cours de route de sa fugue, un homme de la Légion Etrangère s'approche de lui, le prend par la main et s'intéresse à lui. Et depuis ce jour-là, un long chemin de reconstruction a commencé, marqué d'ombres et de lumières, initié par cet homme qui a cru en lui et l'a invité à ne pas s'enfermer dans ce qu'il avait traversé. D'autres après lui, ont pris le relai de cette confiance inébranlable malgré les chutes.

Cette épreuve traversée de la Covid souligne la priorité des relations dans une présence et un accompagnement pour exister et pour vivre.

N'avons-nous pas retrouvé le chemin de la proximité ?

LA VIE DE PÊCHEUR



Chers lecteurs, dans le contexte actuel dans lequel nous nous trouvons avec cette réalité de la pandémie, beaucoup de familles passent par des situations de plus en plus difficiles au quotidien. Les

recherches de moyens de subsistance deviennent chaque fois plus compliquées pour des milliers de



Numéro 47

personnes qui, à cause de cette pandémie, deviennent toujours plus pauvres.

Continuer d'apporter le nécessaire pour la table familiale devient un luxe pour certains foyers à cause du manque d'aliments et la hausse vertigineuse des prix.

Le prix d'une « cesta básica »* est devenu absurde. Beaucoup de familles n'ont pas les moyens et se contentent d'un minimum d'aliments de base, quand c'est possible. La source de revenus vient de la pêche, des allocations familiales ou d'un emploi informel dans un commerce, sans carte de travail ni droits garantis. Ces familles, évidemment, doivent payer l'eau, la lumière et acheter les vêtements de leurs enfants.

Parmi les dures réalités vécues par tant de brésiliens je souhaitais vous partager un peu de la vie des pêcheurs de cette ville d'Itapiranga, en Amazonie.

Ces derniers mois, dans l'Etat d'Amazonas, le Secrétariat de la santé et celui de la pêche ont envoyé un communiqué à toute la population demandant d'arrêter de consommer certains poissons de la région à cause d'une maladie transmise par leur consommation (Syndrome de HAFF) causant de graves malaises et des douleurs musculaires. Je peux affirmer que beaucoup de familles sont désespérées car le poisson est un des seuls aliments qu'ils ont pour nourrir leurs enfants. Beaucoup se demandent : « Qu'allons-nous manger ? Tout est déjà très cher et nous n'avons pas d'autres ressources ».

Le poisson est le seul aliment sur la table de plusieurs familles. Pour que vous compreniez mieux cette situation, je suis allée visiter une femme pêcheur pour qu'elle nous parle un peu de son quotidien.

« Je m'appelle Margarete, j'ai 44 ans, je suis mariée, maman de trois enfants et je pêche depuis

quelques années. J'ai appris avec mes parents, qui étaient pêcheurs. C'est grâce à la pêche qu'ils nous ont élevés. »

Je lui demande :

- **Margarete, qu'est-ce que la pêche représente pour toi ?** « La pêche pour moi est un moyen de subsistance et c'est de là que je tire mon revenu pour me faire vivre ainsi que mes enfants qui sont encore avec nous. Même si l'une a sa propre maison et un bébé, elle continue de dépendre de nous pour s'alimenter. »

- **Comment vivez-vous avec cette nouvelle interdiction de consommer certains poissons ?** « Ma sœur, c'est vraiment compliqué. Les prix des autres poissons demeurent très bas, mais beaucoup de personnes ne veulent pas les acheter ! Et quand elles achètent, nous vendons le kilo pour 7 reais et notre revenu par semaine arrive à 50 reais, cela, quand nous arrivons à pêcher une quantité plus grande de poissons. Tout est plus cher, même le gaz de cuisine. On n'arrive pas à vivre seulement de la pêche mais comme il n'y a pas d'autre moyen, nous poursuivons notre chemin en faisant notre possible. C'est à travers la pêche que moi et mon mari apportons les aliments pour la vie de notre famille. Pour cela nous devons nous réveiller tôt ; quelquefois, il faut dormir sur la berge du fleuve affrontant le froid, les moustiques, le danger de divers animaux qui viennent couper les filets lancés dans le fleuve pour attraper les poissons. La vie de pêcheur est dure mais nous devons continuer, il n'y a pas d'autre moyen. Nous allons demander à Dieu que cette maladie du poisson cesse et que nous puissions retrouver notre réalité. »





Numéro 47

Merci à Margarete d'avoir accepté de parler un peu de sa vie. C'est dans ce contexte que nous, les sœurs Auxiliaires du Sacerdoce, nous nous faisons proches de ces familles qui nous sont chères, que ce soit



par la prière, l'aide de **colis alimentaires** qui viennent de la Prélature* ou de projets associatifs, et aussi par le partage de ce que nous sommes et de ce que nous avons à partager. Chaque jour, nous faisons l'expérience du partage réciproque.

Nous allons continuer, unies à tant de réalités de souffrances et de joies de notre peuple qui, même avec tant de difficultés, se lève dans l'espérance d'un jour nouveau.

Il y a ici un refrain de chanson qui dit : « va, marin, va ! » C'est ainsi que notre peuple s'assied chaque jour dans sa barque à la recherche non seulement d'aliments, mais plus encore de jours meilleurs.

« Fiquem com Deus ! Dieu soit avec vous ! »
Abraço - *Soeur Rosemary (Rose)*

*La « *cesta basica* », panier de base, est un ensemble de produits de première nécessité qui se vend comme tel dans les grandes surfaces.

*Pour pouvoir comparer, une bonbonne de gaz coûte 110 reais, la moyenne de 'l'aide d'urgence' reçue par une famille, durant la pandémie, est inférieure à 200 reais par mois. Un kilo de riz coûte entre 5 et 6 reais.

* Une Prélature est un nouveau diocèse qui n'a pas encore les moyens d'être autonome.



« **NOTRE SPIRITUALITE ET NOS CHANSONS FORGENT NOTRE RESILIENCE** » .

a déclaré Clarice Tukano après avoir participé à la 2ème marche des femmes indigènes du Brésil, du 6 au 11 septembre, à Brasília.

De Ivânia Vieira

MANAUS (AM-Brésil) - Apprendre à gérer les obstacles et renforcer la spiritualité indigène : c'est ainsi que

Clarice Arbella, du peuple Tukano, et Joana Galvão, du peuple



Dessano en Amazonie, définissent le sens de la deuxième marche nationale des femmes indigènes, qui s'est tenue du 6 au 11 septembre à Brasília.

Les obstacles étaient et sont encore nombreux. Certains sont des expressions de la violence. Au mois de septembre et au cours de la même période, 6 000 indigènes se sont rendus à Brasília pour participer à l'une des plus grandes mobilisations contre l'approbation de la « démarcation des terres **pour seulement ceux qui y étaient après octobre 1988** »

(<https://www.cnnbrasil.com.br/nacional/marco-temporal-ea-maior-privatizacao-de-terras-do-pais-diz-ailton-krenak>) et l'avancement de projets de loi au Congrès national qui violent les droits des indigènes, comme le PL n° 191/20 qui réglemente les minéraux, l'eau et d'autres biens sur les terres indigènes.

(<http://emdefesadosterritorios.org/mineracao-em-terra-indigena-projeto-de-lei-1912020>) Au même moment avaient lieu la 2ème Marche des femmes indigènes et l'acte des partisans du président Jair



Numéro 47

Bolsonaro. Les chauffeurs de camions ont klaxonné et provoqué les campeurs indigènes, rapporte Clarice Tukano, coordinatrice générale de l'Association des Femmes Indigènes du Rio Negro résidant à Manaus (AMARN).

"Nous n'avons pas dormi à cause du bruit que faisaient les chauffeurs de camions", a déclaré Clarice, l'une des 60 femmes représentant les peuples indigènes d'Amazonas participant à la marche. Les femmes et les hommes avaient été avertis du climat hostile dans lequel ils seraient traités à Brasília et que la stratégie consistait à ne pas exercer de représailles. Clarice et Joana, qui est secrétaire de l'AMARN, participaient toutes deux à la marche pour la première fois, avec le soutien financier du mouvement indigène, par le biais de la Fédération des Organisations Indigènes du Rio Negro (FOIRN) et d'autres partenaires. "Cela valait la peine pour nous d'aller vivre ces jours de grande tension, de défis et de lutte", ont déclaré les deux militantes. "L'environnement n'était pas bon du tout, mais nous avons pu faire ce que nous avions prévu de faire à Brasília", a déclaré Clarice Tukano.

La 2ème Marche a été suivie par 5 000 femmes indigènes, appartenant à 185 peuples, selon un bilan publié le 10 septembre par l'Articulation des Peuples Indigènes du Brésil (APIB). "Nous, de l'Amazonie, nous étions nombreuses et nous avons crié à Brasília pour nos droits, pour la vie en Amazonie, contre le génocide", raconte Joana Dessano, qui considère sa participation à ce mouvement comme une "opportunité de rejoindre d'autres femmes guerrières, expérimentées dans la lutte que, ensemble, nous formons une action de force et de courage".

Pour Joana Dessano, l'expérience l'a profondément marquée. "J'apprends toujours des femmes plus



âgées de l'AMARN et maintenant, dans cette marche, avec tant de femmes et tant de savoirs, j'ai mieux compris

ce que cela signifie de crier ensemble, d'être à

l'écoute de nos luttes", compare la militante. "Nous nous battons pour nous-mêmes, pour notre terre, pour un Brésil plus juste et une Amazonie vivante, et pour nos enfants, nos petits-enfants. Nous sommes l'espoir pour que les enfants aient la vie demain et continuent à mener la lutte."

Les femmes indigènes de la région amazonienne ont chanté un refrain tout au long de la marche :

"Amazonie, ils veulent t'achever, mais les femmes ne les laisseront pas faire !".



REBOISER LES ESPRITS

Le thème de la 2ème Marche des femmes - "Femmes originaires : reboisement des esprits pour la guérison de la Terre" - est une proposition de grande envergure. Tout au long de cette année, les femmes autochtones agiront dans le but de reboiser les esprits et de guérir les blessures de la terre, les blessures des humains et des non-humains affectés par la cupidité et la violence.

"J'ai ressenti dans cette marche un mouvement de reconnexion. C'était très collaboratif, cela exprimait la construction collective des femmes", révèle Clarice Tukano qui se déclare profondément impliquée par "toute notre spiritualité et nos chants" lors des journées de résistance et de résilience à Brasília. "Nous étions sous la protection de nos ancêtres et nous nous sommes donc rendues sur la place pour rendre hommage à notre parent Galdino Pataxó". Galdino Jesus dos Santos, du peuple Pataxo, a été assassiné le 21 avril 1997 par cinq jeunes hommes riches de Brasília. "Notre spiritualité et nos chansons forgent notre résilience", déclare Clarice Tukano.

C'est dans cette quête de reconnexion que les femmes indigènes du Brésil s'organisent, selon Clarice Tukano, pour construire à l'échelle nationale l'Articulation Nationale des Femmes Indigènes Guerrières d'Ascendance (ANMIGA).



Numéro 47

"Notre combat est pour la paix, la joie et la compréhension dont nous faisons partie. Et notre marche est devenue un moment privilégié d'écoute. Nous rentrons chez nous renforcées pour continuer la lutte, car notre histoire ne commence pas en 1988", réaffirme la coordinatrice générale d'AMARN, une organisation qui travaille actuellement avec 75 femmes/familles indigènes. La « re-signification » de la résistance et de la résilience de la lutte indigène au Brésil passe par les mains et les corps des femmes indigènes.

L'ESPOIR

De Michel Scouarnec

L'espoir ça vient d'on ne sait où, ça va plus loin que nous.

L'espoir ça nous colle à la peau, ça nous enracine au ciel, ça nous enlace les bras et les mains.

L'espoir ça nous étouffe à en crever, à en crier, à en vivre sans fin.

Fragile, si fragile, comme la fleur des blés il ensemence nos chemins, il nourrit nos après-demain et fait éclater nos rires plus loin que la terre.

Écrit en rouge sur les murs des prisons, il se nomme

LIBERTÉ

Écrit en noir sur les portes des princes, il se nomme

JUSTICE

Écrit en bleu sur le gris de nos villes, il se nomme

HORIZON

Écrit en blanc sur les robes des filles, il se nomme

PRINTEMPS

Écrit en rose sur les fleurs de nos mains, il se nomme **FRATERNITÉ**

Écrit en transparence sur les yeux des enfants, il se nomme **VIVRE**

Écrit en arc-en-ciel sur le soleil couchant, il se nomme **DEMAIN**

Que celles et ceux qui reçoivent une version papier du bulletin et qui possèdent une adresse électronique, n'oublient pas de nous la transmettre.

Faites part de vos remarques et suggestions à Cécile Biraud, Marie-Paule Vauché ou Christian Valin

Vous pouvez adresser vos dons par chèque à l'ordre de « Du levain pour demain » au 116 rue de Lourmel, 75015 Paris en mentionnant « à l'attention de sœur Anne-Lise Sieffert ».

Les personnes à contacter :

Catarina Chévrier : catarina.chevrier@gmail.com

Cécile Biraud : ceciliabiraud1926@gmail.com

Marie Paul Vauché : vauche37@gmail.com

Christian Valin : valin.christian@wanadoo.fr

Catherine Roth : catherine-roth92@gmail.com

Aparecida Gourevitch : aparecida@wanadoo.fr

Anne Genolini : annecorref@gmail.com

Camille de la Guillonnière :

camilledelaguillo@wanadoo.fr

Claire Prévotat : claire.prevotat@orange.fr

Ivania Vieira : ivaniavieira04@gmail.com

Anne-Lise Sieffert, trésorière :

annelise.sieffert@gmail.com

116 rue de Lourmel, 75015 Paris

Le site des auxiliaires du Sacerdoce :

www.auxiliaires-du-sacerdoce.com/

Vous y trouverez une présentation des sœurs auxiliaires du Sacerdoce, les lettres aux amis, des propositions de réflexion et de prière.